



MICHEL PASTOUREAU

LE LOUP

— Une histoire —
culturelle

ÉDITIONS DU SEUIL

8 INTRODUCTION

14 Mythologies anciennes

26 La louve romaine

36 Le saint plus fort que la bête

46 Le loup des bestiaires

58 Ysengrin : un loup pour rire ?

66 Garous et sorciers

80 Le nom et l'emblème

90 Les fables et les contes

104 Un fauve dans les campagnes

116 La Bête du Gévaudan

130 Croyances et superstitions modernes

140 Le loup aujourd'hui

153 SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE



INTRODUCTION

Chaque société construit son imaginaire du monde animal autour d'un petit nombre d'espèces qui lui semblent plus importantes que les autres et qui nouent entre elles des liens remarquables, à la fois étroits, obscurs et plus ou moins fantasmés. Celles-ci forment une sorte de « bestiaire central » (j'emprunte cette belle expression à François Poplin), à partir duquel s'articule tout un réseau de légendes, de mythes, d'images et de symboles.

En Europe, ce bestiaire central s'est constitué de bonne heure, dès la protohistoire ou la haute Antiquité, et est resté à l'œuvre sur une très longue durée. Il s'est bâti autour d'un noyau primitif composé de huit animaux à la fois sauvages et indigènes : l'ours, le loup, le sanglier, le cerf, le renard, le corbeau, l'aigle et le cygne. Par la suite sont venus les rejoindre quelques animaux domestiques, d'abord le taureau, le cheval et le chien ; plus tard, le porc, l'âne, le coq et quelques autres. À cette liste, il faut ajouter pour être complet une créature de fiction, le dragon (le plus grand des serpents) et trois animaux exotiques, le lion, l'éléphant et le singe. Soit au total une vingtaine d'espèces jouant un rôle de premier plan dans l'histoire culturelle européenne.

C'est à cette histoire qu'est consacrée la présente série monographique. Pour l'inaugurer, j'ai choisi de me pencher sur un animal sur lequel j'ai peu publié mais qui depuis un demi-siècle occupe une place de choix dans mes recherches et mon enseignement : le loup. Certes, il existe plusieurs livres de qualité sur l'histoire de ce fauve, mais rares sont ceux qui donnent priorité à l'histoire culturelle sur

Les loups du comte de Foix

Au Moyen Âge, les traités de vénerie ont sur les animaux sauvages un discours différent de celui des bestiaires. L'exégèse biblique et les considérations morales en sont absentes, remplacées par des remarques tirées de l'observation directe de la faune. C'est le cas dans le célèbre *Livre de chasse* du comte de Foix Gaston III Phébus (1331-1391) compilé dans les années 1387-1388. Grand chasseur, l'auteur sait de quoi il parle. À propos du loup, qualifié d'« assez commune beste », il souligne combien l'animal est vorace, méchant et dangereux, et comment il convient de le chasser non seulement à courre mais aussi avec des pièges, des filets, des fosses et des engins.

Gaston III de Foix dit Gaston Phébus, *Livre de chasse*, manuscrit copié et peint à Paris vers 1400. Paris, BnF, ms. français 616, folio 31 verso.

répandu dans les premiers temps du christianisme. De bonne heure, l'hagiographie a profité de cette homonymie entre l'animal et le saint pour renverser la symbolique et faire de ce dernier un vainqueur des forces du mal : Loup aurait résisté à Attila, le « fléau de Dieu », puis tué un fauve redoutable et un dragon gigantesque qui menaçaient sa cité. Il aurait également accompli de nombreux miracles. Son nom, son culte et sa fête (le 29 juillet) contribuèrent à christianiser dans toute la Champagne, et même bien au-delà, différentes croyances et cérémonies païennes qui vénéraient le loup de peur que celui-ci ne se fâche ou ne devienne enragé. Ici encore le saint s'est révélé plus fort que la bête.

Toutefois, l'histoire lupine la plus célèbre de l'hagiographie médiévale est celle du loup de Gubbio, en Ombrie, un loup colossal, vorace, insatiable et particulièrement cruel qui terrorisait la ville et la contrée. Saint François d'Assise (1181-1226), qui avait eu vent de ce fléau, vint à la rencontre de la bête et lui parla chrétiennement. Il l'appela « Frère loup », lui reprocha son comportement, tout en reconnaissant que c'était la faim qui le poussait à agir ainsi. Puis il lui demanda de s'amender et de faire la paix avec les habitants de Gubbio, qui en échange, promit-il, le nourriraient. Le fauve ferma son énorme gueule, inclina la tête, s'agenouilla devant le saint et fit comprendre qu'il se soumettait. Le pacte fut respecté : les gens de Gubbio donnèrent régulièrement à manger au loup, qui désormais vécut familièrement parmi eux et devint une sorte d'animal protecteur de la cité. Quand il mourut de vieillesse, il fut pleuré de tous les habitants.

Saint François et le loup de Gubbio

Les animaux sont-ils, comme les humains, des « enfants de Dieu » ? Les théologiens en débattent tout au long du Moyen Âge, mais pour les Franciscains, et spécialement pour François d'Assise, la réponse est positive. Au reste, comme Jésus lui-même, François serait, dit sa légende, né dans une étable, aurait prêché aux oiseaux et se serait fait obéir des animaux les plus redoutables. Cette peinture murale montre

comment un loup, qui terrorisait la ville de Gubbio, se laisse amadouer par le saint – qui l'appelle « frère loup » – et noue un pacte avec lui : le fauve cessera désormais ses méfaits et sera nourri par les habitants de la ville. Peu à peu il en deviendra la mascotte.

Peinture murale de Cristoforo di Pinocchio consacrée à la vie de saint François, vers 1370-1380. Pienza (Toscane), église San Francesco.

Tuer le loup, le diaboliser, le domestiquer : telles ont été les premières stratégies médiévales pour lutter contre le fauve et contenir les peurs – justifiées ou non – qu'il faisait naître. Mais cela n'a pas suffi. À l'époque féodale, les clercs ont donc eu recours à un autre moyen pour le rendre moins effroyable et menaçant : le bafouer, l'humilier, le ridiculiser. Ce fut le rôle des fables et des contes d'animaux, particulièrement du *Roman de Renart*, comme nous le verrons plus loin.





— 4 —

LE LOUP DES BESTIAIRES

Le Moyen Âge nous a laissé un grand nombre de livres spécialement consacrés aux animaux : encyclopédies zoologiques, traités de vénerie, recueils de fables, ouvrages de médecine vétérinaire, manuels d'agronomie, de pisciculture, d'équitation. En ces domaines, toutefois, il ne s'est montré ni pionnier ni vraiment original. Le monde gréco-romain avait déjà produit de tels livres, parfois en abondance. Il existe en revanche un type d'ouvrage qui est propre au Moyen Âge et qui a connu un succès important aux XII^e et XIII^e siècles, principalement en France et en Angleterre : les *bestiaires*, ces curieux « livres de bêtes » qui parlent des espèces animales non pas tant pour les étudier telles qu'elles sont que pour en faire des supports de significations afin d'en retirer des enseignements moraux et religieux.

Ces bestiaires, latins ou vernaculaires, ne sont pas des traités d'histoire naturelle, du moins pas au sens où nous les entendons, mais des ouvrages qui parlent des animaux pour mieux parler de Dieu, du Christ, de la Vierge et surtout du Diable, des démons et des hommes pécheurs. Pour ce faire, leurs auteurs – anonymes pour la plupart – s'appuient sur la Bible et sur les Pères de l'Église ainsi que sur plusieurs auteurs anciens devenus des autorités : Aristote, Plin, Élien, Isidore de Séville et quelques autres. À partir du XII^e siècle, l'influence des bestiaires est à l'œuvre dans de nombreux domaines : la prédication, la littérature, l'iconographie peinte et sculptée, les contes et les fables, le *Roman de Renart*, les proverbes, les armoiries.



DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE

Une histoire qui finit mal

La fin du *Petit Chaperon rouge* n'est pas la même dans la version de Charles Perrault et dans celle des frères Grimm. Chez Perrault, le loup dévore la fillette et sa grand-mère, et l'histoire se termine tragiquement. Chez les frères Grimm, un chasseur tue le loup, ouvre son ventre et fait

sortir la petite fille et son aïeule, toutes deux vivantes. Ici, c'est la version de Perrault qui a été choisie : la dernière image du livre montre l'énorme ventre du loup repu de chair humaine : il digère ses proies.

Charles Perrault, *Contes*, illustrateur inconnu, Paris, Bouquet, 1909.

Chaperon rouge ; elle prend place dans un recueil de huit contes restés célèbres. Malgré son intense activité littéraire et académique, c'est à ce mince recueil que Charles Perrault, illustre préfacier du premier *Dictionnaire* de l'Académie française, doit sa célébrité. C'est injuste mais c'est ainsi.

Sous la plume de Perrault, l'histoire du Petit Chaperon rouge est sauvage et finit mal. La petite fille, jolie et bien élevée, rencontre un loup dans la forêt et lui indique malencontreusement le chemin pour trouver la maison de sa grand-mère ; le loup mange la vieille dame puis tend un piège à la fillette qu'il finit par dévorer. Le récit se termine brutalement par la victoire du loup. Chez les frères Grimm, la fin est plus heureuse mais aussi plus invraisemblable : un chasseur tue le loup et lui ouvre le ventre, d'où l'enfant et sa grand-mère sortent saines et sauvées.

La bibliographie consacrée à ce conte est un océan. Peu d'exégètes cependant se sont intéressés à la question essentielle, celle de la couleur : pourquoi rouge ? Il est possible d'avancer plusieurs réponses qui, loin de se contredire ou de s'infirmer, se complètent et s'enrichissent. Le rouge peut tout d'abord revêtir une fonction emblématique,

c'est-à-dire caractériser l'ensemble du récit et annoncer sa fin tragique : c'est le rouge de la violence, de la cruauté, des chairs sanglantes déchirées par le loup. Préférables cependant sont les explications de type historique. Ainsi l'habitude en milieu rural de faire porter aux enfants une pièce de vêtement rouge pour mieux les surveiller ; ou bien la coutume pour une jeune fille de revêtir les jours de fête sa plus belle robe : or une belle robe est toujours une robe rouge. Peut-être en va-t-il ainsi de la fillette de notre conte : pour se rendre chez sa grand-mère, circonstance festive, elle porte son plus beau vêtement, un chaperon rouge. Une explication savante est encore plus solidement fondée : celle qui associe la couleur du vêtement et le rouge de la Pentecôte. Une version ancienne du conte précise en effet que la petite fille est née le jour de la Pentecôte : on peut imaginer que dès sa naissance, un jour si exceptionnel et de si bon augure, elle a été vouée au rouge, couleur de l'Esprit-Saint. Ce rouge protecteur serait censé éloigner les forces du mal. Il n'a pas mal rempli son rôle.

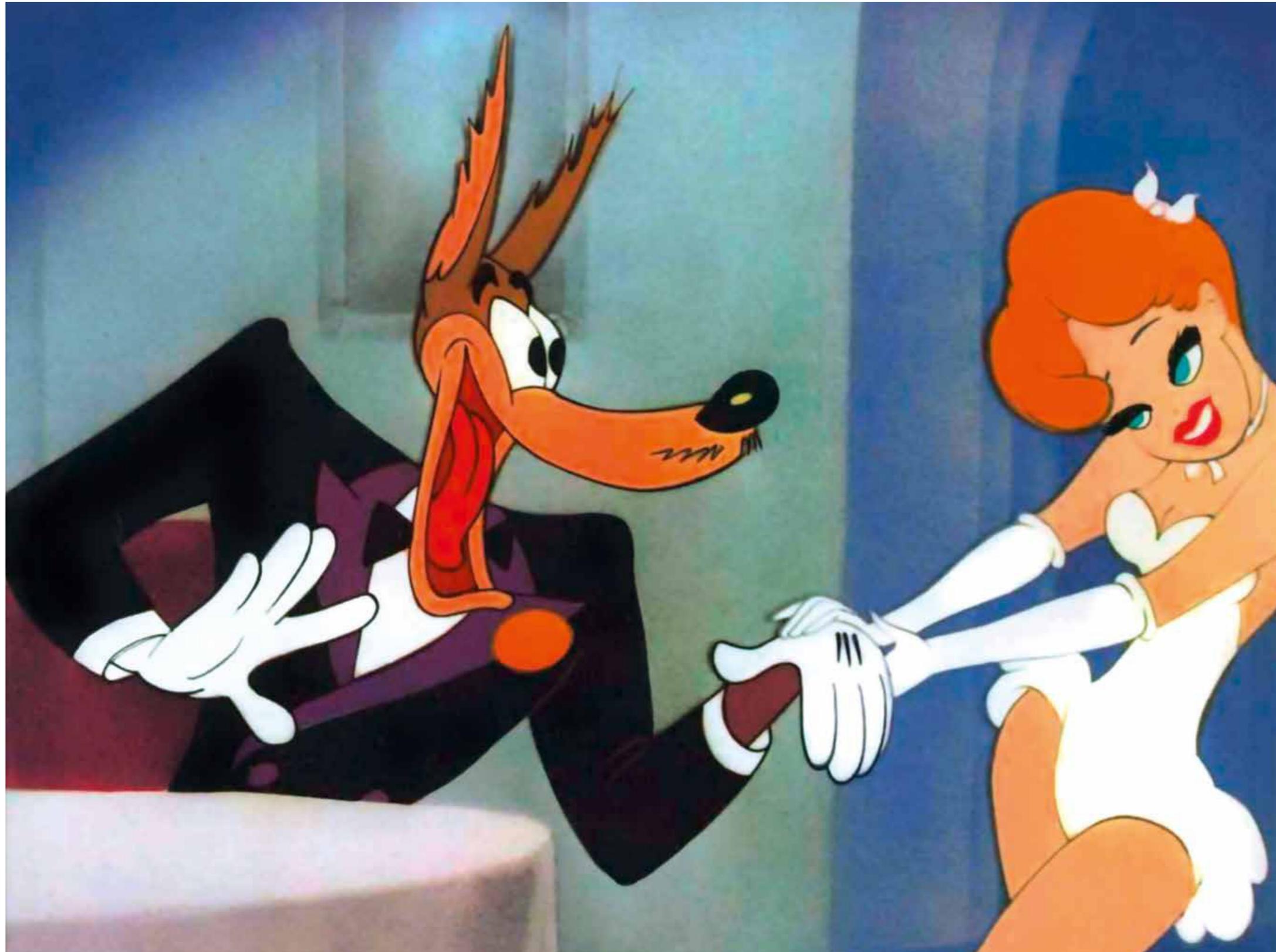
Les couleurs du *Petit Chaperon rouge*

Dans le conte du *Petit Chaperon rouge*, l'histoire s'articule autour de trois pôles chromatiques : le rouge de la fillette, le blanc du petit pot de beurre et le noir du loup (ou de la grand-mère). Ce sont les trois couleurs à l'œuvre dans la plupart des fables et des contes traditionnels. Dans *Blanche-Neige*, une jeune fille blanche comme la neige reçoit une pomme rouge

empoisonnée des mains d'une méchante femme vêtue de noir (sa marâtre). Dans *Le Corbeau et le Renard*, un oiseau noir perché sur un arbre laisse tomber un fromage blanc dont s'empare un animal roux.

Little Red Riding Hood, gravure d'Arthur Rackham (1909), reprise dans Charles Guyot, *Le Printemps sur la neige et d'autres contes du bon vieux temps*, Paris, H. Piazza, 1922.





Le loup lubrique de Tex Avery

Après quelques timides apparitions dans plusieurs cartoons, le loup de Tex Avery devint une figure importante du dessin animé en incarnant le méchant dans un cartoon anti-nazi, *Blitz Wolf*, sorti sur les écrans en 1942. Mais c'est l'année suivante, dans une version remaniée et délirante du *Petit Chaperon rouge*, qu'il devint le personnage farfelu et lubrique qui a fait sa célébrité.

Tex Avery, *Little Rural Riding Hood*, dessin animé, MGM, 1949.